L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureau, No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE 6 MAI 1883

Phénomènes lumineux.

Les expressions populaires sont souvent bien significatives. J'en ai vu trente-six chandelles; j'en ai vu de toutes les couleurs, dit-on quelquefois, quand on vient de se heurter violemment la tête ou qu'on a la malechance de recevoir un coup de poing violent. Et de fait, sous l'influence du choc, l'œil perçoit comme une infinité d'étincelles. Il semblerait que certaines secousses imprimées au système nerveux sont de nature à déterminer des phénomènes lumineux. Cette remarque nous est suggérée par des faits curieux que nous allons succinctement rapporter et qui tendraient à faire supposer que les vibrations sonores sont susceptibles de provoquer dans certains cas des vibrations lumineuses. Il existe, en effet, des personnes qui sont douées d'une sensibilité telle qu'elles ne peuvent entendre un son, un bruit sans voir en même temps des couleurs. A la sensation auditive se joint toujours une sensation lumineuse et colorée. Chaque son a sa couleur propre et tel mot correspond à du rouge et tel autre à du vert; telle note est blanc, telle autre est jaune. Ce phénomène d'audition et de vision simultanées, le *colour hearing*, comme disent les Anglais, a été assez peu observé encore, mais il est clair qu'en augmentant l'énergie des vibrations, l'intensité de l'effet mécanique.... jusqu'au soufflet on peut le généraliser assez pour prétendre qu'il n'est qu'un cas particulier d'un fait général.

L'équilibre nerveux est rompu et tout devient possible. C'est un médecin de Vienne, M. le docteur Nussmaumer, qui le premier a signalé ce singulier phénomène de répercussion nerveuse; un jour qu'étant enfant encore il s'amusait avec son frère à faire résonner un verre en le frappant avec une fourchette, il reconnut qu'il *voyait* des couleurs en même temps qu'il *percevait* le son, et si complètement qu'à la couleur qu'il entrevoyait il devinait en se bouchant les oreilles l'énergie du son produit par la fourchette. Son frère percevait les mêmes sensations lumineuses sous l'influence des sons et des bruits. Aux observations intéressantes de M. Nussmaumer vinrent se joindre bientôt les observations à peu près identiques d'un étudiant en médecine de Zurich. Ce jeune homme voyait apparaître des couleurs variées en même temps qu'il entendait. Les notes musicales se traduisaient par des couleurs déterminées; les notes hautes produisaient des couleurs claires, les notes basses des couleurs sombres. Plus récemment, un ophtalmologiste de Nantes, M. Pedrono, a pu constater les mêmes singularités chez un de ses amis.

L'habitude est une seconde nature. L'ami de M. Pedrono s'était si bien habitué à cette double perception des sensations lumineuses et auditives, qu'il n'y prenait plus garde et ne l'avait même révélée à personne. Au début de l'affection, il cacha le fait pour ne pas être taxé d'originalité, et il n'y prit plus autrement garde.

Un jour cependant plusieurs personnes s'amusaient à répéter à tous propos sous forme de plaisanterie une expression baroque tirée d'une historiette quelconque. "Ceci, mais c'est beau comme un "chien jaune!" Et toujours tout était beau comme un chien jaune. "Avez-vous remarqué sa voix, dit une des personnes présentes, elle est belle, mais belle comme un chien jaune!"

"Mais pas du tout, interrompit vivement l'ami de M. Pedrono; elle n'est pas jaune sa voix, elle est parfaitement rouge."

L'observation avait été faite d'un ton si convaincu que toute l'assistance se prit à rire. "Comment, demanda-t-on, une voix rouge. Qu'est-ce que vous dites?" Il fallut s'expliquer. M. X.... avoua la faculté singulière qu'il possédait de voir la couleur de la voix. Chacun, naturellement, voulut connaître la teinte de sa voix, et M. X.... dut donner satisfaction à tout le monde. Le hasard voulut qu'il se trouvât parmi les assistants une voix à teinte jaune. C'était la plus belle!

D'après M. Pedrono, il n'existe chez son ami, l'auditif-voyant, aucune lésion de l'œil ou de l'oreille; l'ouïe est bonne, la vue parfaite, la santé générale excellente. Et cependant la sensibilité chromatique du sujet est telle que l'impression lumineuse devance peut-être l'impression sonore; avant de s'être rendu compte de la qualité et de l'intensité d'un son, il l'a déjà vu et il sait qu'il est rouge, bleu, jaune, etc.... Chez ce sujet, il n'y a pas comme chez l'étudiant de Zurich de changement de teinte appréciable quand on change de ton. Une note dièze est seulement plus brillante qu'une note naturelle; une note bémole est plus sombre. Cependant le même morceau exécuté sur des instruments différents provoque des sensations très diverses. M. Pedrono raconte qu'une mélodie bretonne donnait à son ami la sensation du jaune quand on l'exécutait sur un saxophone, du rouge sur une clarinette, du bleu sur le piano, ce qui prouve que c'est surtout le timbre qui exerce son influence sur le phénomène.

L'énergie du son correspond à l'intensité de la couleur. Les bruits retentissants font apparaître des teintes éclatantes. Les sons très aigus déterminent une sensation grisâtre qui passe au blanc brillant de l'argent quand ils deviennent intenses. Ainsi, par exemple, des coups de sifflet de plus en plus forts!

La voix humaine détermine des impressions multiples. Les voyelles i et a produisent les couleurs les plus vives; a, o, des teintes moins accusées; e, une teinte foncée. Généralement, pour M. X...., l'a donne du jaune, l'e du bleu foncé, l'o du rouge, de l'orange; l'u du noir. Les diphtongues amènent des associations de teinte; ou est gris, oi est gris clair, eu violet. Pendant qu'on chante, le sujet voit surtout du jaune, du vert, du rouge et du bleu.

M. X.... voit tous les bruits, tous les sons, distingue toutes les voix; mais, fait singulier, il ne peut percevoir la sienne!

Quand on lui demande quelle est, en définitive, la forme sous laquelle il voit les sons, il répond que l'apparition colorée se fait sur l'objet vibrant. C'est le corps sonore qui se colore. Si l'on pince la corde d'une guitare, c'est cette corde qui se colore; si l'on touche un clavier, l'image chromatique surmonte les notes. "Le siège de la couleur, dit-il, me semble se trouver là où retentit surtout le son, perpendiculairement au-dessus de la personne qui chante et autour de sa tête; que je voie ou non la personne, l'impression est la même; l'œil n'éprouve aucune sensation, car, les yeux fermés, je pense à la même couleur; il en est de même si le son vient de la rue à travers des cloisons, des murailles. Lorsque j'entends un chœur formé de voix nombreuses, il me semble qu'une foule de couleurs éclatent comme de petits points au-dessus des choristes; je ne les vois pas, mais je suis porté à les regarder, et, quelquefois en regardant, je m'étonne de ne pas les voir."

Ces phénomènes sont bizarres; il est vraisemblable qu'il suffira de les avoir décrits pour qu'on en trouve un peu partout des exemples aussi singuliers; il sera bon alors de les grouper et de chercher à les interpréter. Ces troubles de perception ne sont-ils que des hallucinations analogues à celles qui font entendre à certains sujets des voix, voir à d'autres des fantômes, des ombres, etc.? Résultent-ils de mélanges accidentels dans les fibres nerveuses conductrices qui de l'oreille iraient se terminer dans les centres cérébraux visuels? Il n'est pas douteux qu'il existe des centres moteurs spécialement affectés à telle ou telle fonction, des centres de la parole, de la mémoire, etc.; il peut y avoir des centres chromatiques voisins des centres acoustiques et ensuite de véritables échos des centres les uns sur les autres. Il peut se faire encore que les fibres acoustiques puissent faire vibrer synchroniquement par périodes définies les fibres chromatiques. Mais ne multiplions pas les hypothèses. Les faits sont là; il fallait les indiquer; on les expliquera plus tard s'il est possible.

Tout le monde sait aujourd'hui que M. Pasteur atténue la virulence des virus en les soumettant à l'action de l'oxygène. Le microbe qui est resté exposé à l'air devient moins actif; d'où la méthode de l'atténuation par exposition à l'air. M. Chauveau, le savant professeur de Lyon, vient de démontrer que l'on pouvait atténuer aussi la virulence par l'élévation de la température. Les deux procédés conduisent au même résultat. En chauffant du bouillon de culture de microbes à 43° pendant vingt-deux heures, dans des matras d'où l'on a retiré l'air, on réduit la virulence au point de ne plus amener aucun accident chez les animaux inoculés. C'est un fait intéressant qu'il était bon de ne pas laisser passer inaperçu.

Un mari coupé en morceaux.

La cour d'assises de Saint-Brieux, en France, vient de juger une affaire horrible en elle-même et à laquelle l'attitude pleine de cynisme de l'accusée a donné un caractère encore plus révoltant.

Il s'agit d'une femme qui, après avoir assassiné son mari, a coupé le cadavre en plusieurs morceaux. Ces affreux débris renfermés dans trois sacs soigneusement cousus ont été jetés par elle dans une petite rivière, le Gouët, où ils n'ont pas tardé à être retrouvés par un garçon meunier.

Après quelques recherches, l'identité du cadavre a été établie et on a découvert que la victime n'était autre qu'un sieur Pierre Henry, âgé de 35 ans, cultivateur au village voisin, le Piéria.

Sa femme fut aussitôt soupçonnée d'être l'auteur de l'assassinat; on savait que les deux époux, mariés depuis douze ans, vivaient en mauvaise intelligence, et que la femme avait reproché notamment à son mari, avec une grande violence et des menaces de mort, ses habitudes d'ivrognerie.

Mise en état d'arrestation, elle commença par opposer à l'accusation des dénégations énergiques, puis elle se décida à faire des aveux au brigadier de gendarmerie, qui a raconté ainsi les détails saisissants de la conversation qu'il a eue avec elle.

Vous dites que votre mari vous a quittée pour aller à Paris.... Savez-vous, lui dis-je, de quelle façon votre mari vous a quittée? C'est vous qui l'avez tué et coupé en morceaux! — Ah! je meurs, s'écria-t-elle — Non, répondez, courage!...

J'usai de douceur: — Peut-être avez-vous eu un moment de colère, de promptitude.... Cela fait de la peine aux femmes de voir dépenser l'argent qu'elles économisent?

Elle me regardait fixement. J'insistai.

— Quand on a commis un crime, il faut en faire l'aveu pour obtenir le pardon. — Oh! je souffre, assez, dit-elle.

— Si j'avais tué ma femme, comme je suis certain que vous avez tué votre mari, j'avouerais.

Les larmes qui viennent aux yeux, elle s'écria:

— Eh bien! oui, brigadier, c'est moi le 9 février, mon mari était encore rentré ivre:

— Te voilà, grand pochard, que je lui ai dit; c'est bien la peine de suer et de s'éreinter pour ramasser trois sous

"— Oh! qu'il fit en ricanant: tu m'embêtes. C'est mon argent que je bois.

"Et il tomba sur une chaise, continuant à se tordre de rire. Il tendit les bras vers moi; je crois qu'il voulait me prendre la taille. Mais je me dégageai, et, prenant une trique, je l'assommai. Il tomba par terre, mais il remuait encore. Je frappai encore. Puis quand je vis qu'il était bien mort, je pris le cadavre par la blouse et je le traînai jusqu'au cellier. Je le couvris de paille, et, comme c'était l'heure de dormir, je m'allai coucher. Je ne me réveillai qu'au petit jour. J'allai demander une hachette à ma voisine Mme Hidrio et je revins.

"Je lui coupai d'abord, dit-elle, les jambes au-dessus du genou, puis les bras au-dessous de l'épaule, et enfin je séparai en deux le corps vers le milieu des côtes.

"Enfin, je détachai la tête du tronc, et je la mis avec le corps dans un sac à froment. Je renfermai les jambes dans un second sac, les bras dans un troisième plus petit.

"Le sol du cellier était inondé de sang. J'y mélangeai du terreau et de la cendre, et "après avoir bien râclé" je jetai le tout dans mon feu.

"Comme je venais de finir, notre petit (un enfant de dix ans) revint de l'école. Il me demanda où était son papa. — A Paris, que je lui répondis — Et quand reviendra-t-il? qu'il me dit. — Je répliquai: "Jamais" et ce fut tout...."

L'accusée est une femme de 35 ans, grande, vigoureuse, ni belle ni laide au visage pâle et fatigué. Sa physionomie répond bien à l'indication des témoins sur l'ensemble de son caractère: sécheresse de cœur, nature sombre, sournoise, taciturne et méchante.

Elle reproduit à l'audience, avec le plus grand sang-froid, les déclarations qu'elle a faites dans l'instruction.

Après des débats émouvants qui ont duré deux jours, la veuve Henry, reconnue coupable avec circonstances atténuantes, a été condamnée à vingt ans de travaux forcés.

Perez de Tequila va réclamer une lettre à la poste restante.

— Votre nom? demande l'employé.

Perez ne répond pas.

— Votre nom ou vos initiales? s'écrie encore une fois l'employé.

Et l'idiot lui répond:

— Vous pouvez bien voir sur l'enveloppe.

Une remarque de notre confrère le Beaumarchais:

Bizarrerie de la langue: On dit d'un négociant honnête et franc: "Il est carré en affaires."

Et l'on dit dans le même cas: "Il est rond en affaires."

Rond et carré, c'est donc la même chose?

Les domestiques.

M. X.... donne des instructions à son valet de chambre:

— Joseph, je vais faire un voyage de quelques jours. Si mon ami Jules vient me demander, dites-lui que je serai de retour mardi.

— Et s'il ne vient pas, monsieur, qu'est-ce qu'il faudra dire?

Un marin américain.

Les journaux anglais publient de longs détails sur l'odyssée d'un marin américain, nommé Gilroy, qui vient d'accomplir une traversée véritablement extraordinaire et audacieuse dans l'Océan Pacifique.

Ce voyage, entrepris comme partie de plaisir, a été marqué par des incidents nombreux et pleins de périls. Gilroy était parti de San-Francisco, le 19 août dernier, sur un petit bateau jaugeant deux tonneaux seulement. Il comptait se rendre en Australie, et ayant prévu qu'il resterait environ cinq mois en mer, il avait pris des provisions en conséquence.

Jusqu'au 25 septembre, aucun incident fâcheux ne se produisit; mais, ce jour-là, pris par les calmes, l'intrépide navigateur dut songer à se rationner. Il dormait à peine quatre ou cinq heures par nuit, et encore était-il souvent réveillé par le choc de son léger esquif contre de gros poissons, des requins entre autres, qui nageaient à fleur d'eau.

Le 10 novembre, Gilroy, ayant rencontré le brick le Tropic, put rectifier son compas et renouveler ses provisions. — Le 9 décembre, une lame sourde fit chavirer par deux fois son embarcation et il lui fallut de grands efforts pour la redresser; mais la plupart de ses vivres furent perdus, ainsi que son chronomètre et sa montre, et il dut employer près de sept jours pour tout remettre en ordre. Gilroy était alors à 1,400 milles du cap Sandy. Quelques jours après, un espadon, frappant le canot de son dard, lui occasionna une forte voie d'eau qu'il fut très difficile d'aveugler. Le voyageur se décida alors à faire route pour la Nouvelle Calédonie.

Le 14 janvier, il ne lui restait plus aucune provision de bouche. A partir de ce moment, il vécut de poissons volants et des quelques oiseaux de mer qu'il put tuer ou attraper. — Le 16 du même mois, son gouvernail fut emporté, et il dut le remplacer par un appareil de fortune, lequel, d'ailleurs, donna de bons résultats.

Gilroy, mourant de faim, en était réduit à arracher, avec son couteau, les bernacles qui s'étaient attachées à la coque de son canot, et à en extraire la partie comestible [?]. — Le 24, il eut la chance de tuer, d'un coup de revolver, un gros oiseau; mais ne peut s'en emparer. Le 25, plus heureux, il en attrapa un autre, et, l'ayant fait cuire avec les quelques morceaux de bois qui lui restaient, il dut passer les deux jours suivants sans manger.

Accablé de fatigue, Gilroy s'était couché au fond de son canot endormi, en attendant la mort, quand, à son réveil, il aperçut un navire qui se dirigeait vers lui: c'était l'Albert-Witting, allant en Australie. L'aventurier fut recueilli à bord, et arriva, ainsi, au terme de ses tribulations, juste au moment où il allait périr de fatigue et d'inanition. Il a reçu, à bord de l'Albert Witting, tous les soins que réclamait son état, et a été, enfin, débarqué à Maryborough [Australie], complètement rétabli.

Gilroy est un homme de trente-trois ans.

Une amusante anecdote racontée par un journal du matin qui concerne la police russe et que lui rappelle la mort du prince Gortschakoff:

En rentrant l'hiver dernier d'un dîner à Saint-Pétersbourg, le chancelier chercha en vain dans la poche de son pardessus un portefeuille contenant trente mille roubles en papier, qu'il avait touchés dans la journée.

Il fit appeler aussitôt le grand maître de la police, qui lui promit d'un ton assuré qu'avant quinze jours il serait rentré en possession de son bien. Effectivement, une semaine après, il rapportait, non pas le portefeuille, dont le voleur — d'après ses propres aveux — s'était hâté de se défaire, mais la somme à peine écornée.

Stupéfaction admirative du prince Gortschakoff.

Quelques jours plus tard, mettant la main dans une poche où il ne s'était pas avisé de regarder, le prince retrouvait son portefeuille, contenant "intacts" les trente mille roubles "dérobés."

Dans la Caricature, une charge de Vivier, redevenue d'actualité par ce temps de laryngites:

Le célèbre farceur était persécuté journellement par un raseur impitoyable qui le guettait à son passage et lui faisait invariablement la description de toutes les maladies dont il se croyait atteint.

— Ça ne peut pas durer, se dit Vivier en grinçant.

L'autre jour, il est abordé par le raseur qui commence à lui raconter ses souffrances.

Vivier l'interrompt, et, de son air le plus aimable:

— Peut-être, lui dit-il, pourrais-je vous soulager?

— Vous?

— Certainement, j'ai étudié la médecine dans le temps.

— Ah! cher ami.

— Tenez, soutint Vivier, laissez-moi vous ausculter.

— Mais.... en pleine rue!....

— Ce sera vite fait. Fermez les yeux. Bien. Tirez la langue.... encore. Très bien. Attendez.

Et l'aimable farceur s'en va tranquillement laissant le raseur dans cette position, pendant que la foule s'amasse autour de lui.

— Dis donc, Alphonse?

— De quoi?....

— Ben, la pêche va être fermée à partir du 15 avril.

— Jusque?

— Jusqu'au 15 juin.

— Deux mois de repos!.... Veinards d'eau douce, va!

Le petit P.... est un prétentieux qui se flatte d'être le familier de toutes nos notabilités.

— Le général Gardavaux, dit-il, je crois bien que je le connais, j'ai été son camarade d'école.

— A Saint-Cyr ou à Polytechnique? demande quelqu'un.

— Non, fait le petit P.... interloqué!... c'est à l'école de natation.

Un visiteur se présente chez M. X.... On l'introduit au salon où bébé est en train de s'amuser.

Après un moment bébé s'approchant:

— Monsieur, voulez-vous t'y me friser, dites?

— Moi, mon petit ami, je ne suis pas coiffeur.

— Tiens! papa dit pourtant que chaque fois que vous venez ici, c'est pour le raser.

La scène se passe dans un restaurant. Un monsieur examine l'addition que le garçon lui apporte.

— Mais, garçon, dit-il, vous avez augmenté aujourd'hui le prix de vos côtelettes de veau.

— C'est exprès, monsieur; notre patron a voulu les mettre à la hauteur du gibier qui est hors de prix, parce que le client ne demandait plus de perdreaux pour ne manger que des viandes de boucherie, et toutes les provisions restaient sur les bras du patron, qui était obligé de les manger avec nous, ce qui augmentait considérablement les dépenses de la maison.

Revue bibliographique.

Michel de Marolles, féru de la rage du classement, publia en 1666, le premier catalogue rédigé en français. Avant lui, on ne faisait que des inventaires tels que ceux de Philippe le Bon en 1420, de Marguerite d'Autriche au XVIe siècle.

Ils n'intéressaient guère que les curieux. En notre temps, le procédé, vulgarise l'art, et vulgarise aussi le catalogue, dont vanter la valeur, serait aujourd'hui un lieu commun bien usé. Celui que publie chaque année, M. F. G. Dumas à la librairie Paschet, contient une description raisonnée de chacune des œuvres exposées au Salon, et des reproductions d'après les dessins originaux des artistes.

Le catalogue de 1882 contient quatre cents de ces reproductions; celui de 1879 n'en contenait que cent douze. C'est assez dire que l'œuvre de M. Dumas est estimée comme elle le mérite; et que nous sommes loin du temps où l'invention de Daguerre faisait frémir pour l'art, artistes et critiques.

Quantin publie toute une encyclopédie de l'art, sous ce titre "*Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts.*" Elle comprendra une centaine de volumes, chaque volume ayant un sujet distinct, commençant avec l'histoire universelle de l'art et des ouvrages sur la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la gravure, les arts décoratifs, s'arrêtant à l'histoire de l'art dans chaque pays, et à toutes les périodes.

Les volumes parus sont: *L'Archéologie Grecque*, par *M Collignon*; *La Mosaïque*, par *Gerspach*; *L'Anatomie Artistique*, par *Mathias Duval*; *La Peinture Hollandaise*, par *Henri Havard*.

L'œuvre est sous les auspices du gouvernement et a été couronnée par l'Académie Française.

Charles Blanc disait dans la préface de sa "Grammaire des Arts du Dessin" que "l'éducation de la jeunesse en matière d'art est complètement nulle" et ce reproche si juste alors, il n'est pas de raison pour que l'enseignement public en France, se l'attire maintenant.

M. J. Barbey d'Aurevilly, le boulevardier vétéran, a réuni en un volume, paru chez Rouveyre et Blond, et intitulé: *Les Ridicules du Temps*, une série d'articles écrits par lui, sur les critiques, les chroniqueurs, les acteurs; sujets de mécontentement pour l'auteur, exprimé très brièvement dans l'épigraphe du livre: "Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir," et avec beaucoup de verve et d'esprit dans le texte. Mais à propos des ridicules du temps, il en est un bien grand à mon avis, que n'évite pas M. d'Aurevilly, et qui consiste en la répétition de mots historiques, même après que l'on a prouvé leur manque d'authenticité. *Exemplum*, page 125, cette phrase: "Racine qui devait passer comme le café, disait cette caillette de Mme de Sévigné......" et que Mme de Sévigné n'a pas dite. Voyez Fournier.

Une petite digression: le deuxième volume des *Lettres en vers* des continuateurs de Loret, publiées par le baron James de Rotschild, raconte ainsi l'apparition du café à Paris:

Je suis pas pour la calmée [?]
J'aime mieux prendre du Kavé
Qui guérit en moins d'un ave
....

Je suis tout prêt à pardonner au ridicule des parents, signalé par M. d'Aurevilly, qui font mettre les scellés sur les mémoires écrits par les grands hommes, en faveur du joli livre qui vient de publier A. Marcade, chez Rouveyre et Blond: *Talleyrand, Prêtre et Evêque*.

Nous avons six ans encore à attendre, pour la publication des mémoires de Talleyrand, et ce petit livre est fait pour que nous patientions. Ce n'est à coup sûr, qu'une compilation, mais il y a compilation et compilation. Celle-ci est intelligente, et pleine d'intérêt; M. Marcade a soigneusement évité les redites et la tentation de faire un gros volume, des sombres documents auxquels il avait accès. M. Marcade tient à l'étymologie du nom de Talleyrand, du surnom de l'un des Francs, conquérants de la Gaule: "Taille-range" — comme on prononçait sous l'Empire et à la Restauration — et comme en linguistique on doit prononcer.

Mais le nom n'est-il pas plutôt un allongement en forme de participe présent du vieux français *taclaire*, en anglais *taylor*!

On pourrait écrire des volumes sur les romans à clef. Daudet a, dit-on, une clef au *Nabab*, à *Numa Roumestan*; Claretie en a une à *Monsieur le Ministre*, quoiqu'il en dise. *La Petite Duchesse* d'*Alexis Bouvier*, qui vient de paraître chez Marpon et Flammarion, est un livre à clef. Mais ici finit la comparaison. C'est l'histoire de la duchesse de Chaulnes; au point de vue de l'auteur bien entendu; et si l'auteur se défendait contre cette attribution, son livre n'aurait pas le mérite de l'à-propos. Et comme c'est à peu près le seul mérite qu'il ait.....

Le docteur Bijvanck, de Leyde, a découvert une ballade inédite de Villon, dans la copie manuscrite des œuvres de Villon, connue sous le nom de "Manuscrit de Stockholm." L'envoi de cette ballade, forme acrostiche du nom du poète:

Voulez vous que vérité vous dye!
Il n'est jouer qu'en maladie,
Lectre vraye que tragedye,
Lasche homme que chevaleureux,
Orrible son que melodye
Ne bon conseil que d'amoureux.

Henri Du Bois.

Le royaume de Norvège tout entier n'est pas aussi peuplé que Paris. Au 1er janvier 1883, la Norvège comptait seulement 1,922,400 habitants. En 1769, ce pays, tout rempli de rochers et de golfes semés d'une multitude d'îles, n'avait que 723,141 habitants; en 1801, 883,380; en 1835, 1,194,847; en 1865, 1,701,478.

Pendant les sept dernières années le chiffre des naissances a été de 190,734 supérieur à celui des décès; mais, 95,136 Norvégiens ont émigré, de sorte que l'accroissement de la population n'a été que de 103,500.

Pendant les trois dernières années, l'augmentation a été très faible par suite d'une émigration de 75,100 individus.

En 1882, il y a eu une diminution de 4 100 âmes, fait qui ne s'était pas présenté depuis 1814.

Tomy voyant un nègre:

— Oh! maman! quel bonheur si j'étais comme cela!

— Pourquoi ça? en voilà une idée!

— Tiens! on ne me débarbouillerait jamais!

Gom Gom lit un article de politique étrangère.

"Notre représentant à Hué, capitale de l'empire annamite, a dû quitter la ville devant les menaces dont il était l'objet."

Conclusion:

Notre représentant à Hué n'est point un représentant à huer.

— Il serait excessif de reprocher à des individus qui ont insulté des agents d'avoir mal choisi leur endroit pour se mettre dans ce vilain cas; mais, outre que la colère, par cela même qu'elle est un sentiment irréfléchi et spontané, ne laisse pas à ceux qu'elle anime le sang-froid nécessaire à la prise de précautions, on peut, à peu près, affirmer que l'endroit, quel qu'il soit, où les outrages ont été proférés ne changerait pas grand'chose à la responsabilité encourue par leur auteur.

C'est pourquoi Hucke et Wyers s'étant fait arrêter juste en face de la porte de la sûreté, on peut employer la locution banale: ils ont bien mal choisi leur endroit; mais en fin de compte, s'ils ont été plus vite détenus, ceci n'a pas retardé d'un jour leur comparution en police correctionnelle.

Une circonstance, du reste, a concouru à le desservir: c'était [a dit Me Salzac, leur défenseur], le jour-même où le prince Napoléon figurait dans la tour.

Evidemment, il y avait à ce moment une surveillance extérieure de la tour en question; peut-être [vraisemblablement même] des curieux avides de voir les fenêtres du prisonnier; dès lors, exécution réitérée des ordres donnés aux agents d'empêcher les stationnements. Bref, c'est à ce moment que des inspecteurs de police auraient été outragés et menacés d'un parapluie.

Cette arme non destinée aux orages populaires, indique tout de suite, qu'aucun des deux prévenus ne venait, comme Blondel, chanter le duo de *Richard-Cœur-de-Lion*, dans une tour obscure, pour avertir le prisonnier, que des cœurs fidèles travaillaient à sa délivrance. Du reste, la profession pacifique de Wyers exclurait toute pensée de complicité de sa part, dans un complot: il est marchand d'articles de pêche, sur le quai du Louvre, presque en face de l'endroit où il venait si maladroitement se faire arrêter.

L'autre, Hucke, est un bon jeune homme de dix neuf ans qui, lui non plus, ne paraît guère de caractère à bouleverser une nation. En définitive, ils avaient sans doute bien dîné, et de là à faire les crânes devant des agents qui leur adressaient des observations ou des injonctions, il n'y a que l'épaisseur d'un papier timbré contenant une ordonnance de renvoi en police correctionnelle.

Les deux prévenus nient les outrages, ce qui est beaucoup plus naturel et plus sage que s'ils les renouvelaient à l'audience; mais il reste le malheureux parapluie levé sur la tête de l'agent:

Reconnaissez-vous ce fait? demande M. le président au prévenu, qui l'a à sa charge.

Le prévenu: Oui, monsieur, mais pas pour frapper

M. le président: Pourquoi le leviez-vous, alors?

Le prévenu: Pour l'ouvrir, parce que je sentais des gouttes.

Si l'auditoire eut jugé l'affaire, il eut été désarmé par le rire dont il a été pris à cette explication inattendue, et l'acquittement était certain.

Le Tribunal, malgré sa gravité, en a cependant fait autant, puisqu'il n'a retenu que le fait d'ivresse manifeste. De sorte que les deux prévenus ont été condamnés chacun à une simple amende de 5 francs.

— Le savant pourra étudier l'ivresse et en prédire à coup sûr les funestes effets; l'observateur, lui, si attentif et si perçant soit-il dans son étude du pochard, ne le cernera jamais dans toute sa profondeur, ce que lui prouveront, d'ailleurs, à chaque instant, la surprise à lui causée, par son sujet.

Ainsi, par exemple, Pivrogue qui, en pleine nuit, s'en va frapper à la porte de la gendarmerie, où il ne connaît personne, où il n'a que faire.

Le gendarme de planton ouvre la porte et demande au visiteur nocturne, ce qu'il désire: "Je veux voir le brigadier, répondit-il. "Qu'est-ce que vous lui voulez?" "Je veux lui casser la gueule."

Et voilà un maniaque qui, sous l'ombre d'un prétexte, va au-devant d'une arrestation et d'une condamnation en police correctionnelle.

Et celui-ci, qui comparaissait aujourd'hui devant la justice!....

Rodrigues qui l'eût cru, Chimène, qui l'eût dit!

Celui-ci, c'est un autre genre: il est gai et trouve un aliment de gaîté dans un cas absolument extraordinaire.

Un gardien de la paix raconte qu'il l'a trouvé à deux heures du matin, assis au pied d'un candélabre et riant à crever la ceinture de son pantalon, en lisant un journal. L'agent veut l'envoyer se coucher, notre pochard l'injurie et le voilà devant le Tribunal pour outrages à un agent de la force publique; de plus, pour ivresse manifeste.

Galipot [c'est son nom] dit: Pour ce qui est de l'ivresse, c'est vrai; mais manifeste, je nie ça.

M. le président: Qu'entendez-vous par manifeste?

Galipot: Je ne sais pas, je n'ai jamais été que deux mois à l'école.

M. le président: Enfin, vous étiez ivre.

Galipot: Oh oui.... ça vient de ce que je ne peux pas boire.

M. le président: Si vous n'aviez pas bu, vous ne vous seriez pas grisé. L'agent vous a trouvé, à deux heures du matin, vous pâmant de rire......

Galipot: Oui, il s'en vient m'empêcher de rigoler; s'il m'avait laissé rire, tout ça ne serait pas arrivé; je ne faisais de mal à personne, je riais tranquillement.

M. le président: Que lisiez-vous donc qui vous faisait tant rire?

Galipot: C'était le *Journal officiel*

M. le président: Le *Journal officiel* qui vous faisait rire! pourquoi?

Galipot: Parce qu'il n'est pas de mon opinion.

M. le président: Il n'y a pas de politique dans le *Journal officiel*.

Galipot: C'est pas la même que moi. Voilà: ayant encore cinq sous, je pouvais me payer deux petits verres; mais ne pouvant pas boire, je me suis dit: j'entends toujours parler du *Journal officiel*, je ne l'ai jamais lu; je vas l'acheter pour rigoler. Je vas donc chez un marchand de journaux et je lui dis: "Combien que ça coûte, le *Journal officiel*? — Cinq sous, qui me dit. — Donnez m'en un, que je lui dis, pour rigoler." Là-dessus v'là le marchand qui rit à se tenir le ventre et qui me donne mon journal; à preuve que c'est rigolo, puisque rien que de lui demander le *Journal officiel*, le marchand riait comme une baleine. Alors j'ai emporté mon journal.... Il pouvait être sur les dix heures et demie. Je l'ai commencé et je continuais toujours, à deux heures....parce que c'est très long. je ne regrette pas mon argent, j'en ai eu pour mes cinq sous, et ce que j'ai ri!

Le prévenu reconnait avoir dit à l'agent: "Vous n'avez pas plus de cœur que les vaches de mon pays."

Le tribunal le condamne à six jours de prison pour le délit et 5 francs pour l'ivresse.

Galipot: Alors, qu'on me mette aussi dans la loi de prescription.

Dans un modeste hôtel d'une petite ville de province.

Un voyageur, après avoir jeté un coup d'œil sur la note qu'on vient de lui remettre, va faire sa réclamation au maître d'hôtel.

— Qu'est-ce que cela signifie? Je vois là: "Gaz: deux francs." Mais vous savez bien que vous ne l'avez pas, le gaz.

— Sans doute monsieur.

— Mais, alors, pourquoi le comptez-vous?

— Pour pouvoir le mettre.

— Par ces temps troublés, où les trois quarts des gens ne croient plus à rien, on rencontre de ci, de là des esprits inquiets, tourmentés, qui ont besoin de croire à quelque chose et qui mettent leur croyance dans les choses les plus mesquines dont ils font une divinité. Il en est qui croient aux présages et qui, comme dans la *Mascotte*, attachent une importance capitale

Au sel que l'on renverse,
Aux couteaux mis en croix.

Il en est d'autres, et ceux-là sont les plus nombreux, qui croient que c'est arrivé. Le sieur Bigordan, lui, qui n'a confiance ni en Dieu ni en diable, croit à la métempsychose. Or, un jour, il avait recueilli sur la voie publique une fort belle chienne, paraît-il, abandonnée, parce qu'il avait cru reconnaître dans son regard celui d'une femme qu'il avait beaucoup aimée. Il va nous dire qu'il avait été payé de retour, ce qui explique pourquoi son cœur avait battu violemment, en rencontrant sur sa route l'âme de sa regrettée maîtresse incarnée dans un corps de chienne....

Celle-ci s'était laissée emmener sans difficultés et avait bientôt pris place dans un chenil, réparé tout exprès pour elle. Habituée à son nouveau maître, la chienne le suivait partout, et comme M. Bigordan, du même temps qu'il croyait à la métempsychose, était également flâneur, il emmena un jour sa chienne en plein boulevard des Italiens. Celle-ci gambadait comme une folle, allait, venait, courait d'un air effaré, bousculée par l'un, arrêtée par l'autre, perdant son maître toutes les cinq minutes, entrant dans toutes les portes qu'elle trouvait ouvertes, flairant chaque passant, tant et si bien que M. Bigordan commença à avoir de sérieuses inquiétudes.

Il se disait, malgré lui, que du jour où un être humain est soumis à la métempsychose, il prend immédiatement les habitudes du corps dans lequel il est incarné, car, de son vivant, sa regrettée maîtresse avait coutume, à la promenade, de se tenir bien suspendue à son bras et non pas de folâtrer à droite et à gauche.

Aussi pour ne pas la perdre il attacha sa chienne et la tint en laisse. Quelques minutes après la laisse était coupée, et la chienne avait disparu.

Le premier moment de désespoir passé, M. Bigordan chercha par tous les moyens possibles à retrouver Cora (c'était le nom qu'il lui avait donné et que portait sa maîtresse). Il déposa une plainte entre les mains du commissaire de police et promit par voie d'affiches, une récompense honnête à la personne qui lui ramènerait sa chienne.

Ne recevant aucune nouvelle, il se mit à fréquenter tous les marchés aux chiens de la capitale et se trouve un beau matin en présence d'un individu qui venait de payer Cora et l'emmenait en laisse.

Il suivit le monsieur en question, et une fois son nom et son adresse connus, il lui expose que propriétaire de cette chienne, qu'il avait rencontrée abandonnée sur la voie publique et mourante de faim, il entendait rentrer en sa possession. M. Hamot, l'acheteur de la chienne, refusa de la rendre, prétendant l'avoir achetée de ses deniers dans une foire ou marché public

De là procès: M. Bigordan assigna M. Hamot devant le Tribunal civil de la Seine pour voir dire que ce dernier serait tenu de lui restituer la chienne.

Ce dernier demandait à ce que M. Bigordan fût purement et simplement débouté de sa demande.

Le Tribunal faisant application dans la cause de l'article 2280 du Code civil, a condamné M. Hamot à restituer à M. Bigordan la chienne qu'il avait achetée, mais à la charge par ce dernier de rembourser à M. Hamot le prix qu'elle lui a coûté.

La véritable Cora sera-t-elle satisfaite de l'attachement éternel que lui a voué sur la terre celui qu'elle a aimé? C'est ce que personne ne pourra jamais dire, mais en tout cas, nul ne parviendra à déraciner dans l'esprit de M. Bigordan ses croyances en la métempsychose.

Il ne suffit plus aux perruquiers d'être poètes, ils veulent être inventeurs. Du reste, chercher quelque chose de nouveau est toujours, comme l'aurait dit l'auteur des Papillotes, un travail de "tête".

C'est pourquoi MM. Bonnet et Bain, coiffeurs, rue Taitbout à Paris, ont désiré attacher leur nom à une invention. La brosse mécanique avait eu du succès; MM. Bonnet et Bain ont voulu créer le rasoir mécanique, et prirent un brevet le 9 juin 1880.

Malheureusement pour eux, ils avaient compté sans M. Fontaine, ingénieur à Chartres qui, ayant inventé le rabot rasoir, avait pris un brevet à la date du 30 juin 1879.

Voilà donc la guerre allumée entre le rasoir mécanique et le rabot rasoir.

M. Fontaine soutient que MM. Bonnet et Bain, étaient des contrefacteurs.

Suivant le demandeur, le rasoir de sûreté, c'est-à-dire la lame de rasoir appliquée sur une plaque de métal recourbée à angle droit, et présentant toujours la même inclinaison avait été inventé par un anglais Monck, qui avait pris un brevet en 1875, lequel était devenu nul par application de l'article 32 de la loi de 1844.

Mais cet instrument avait un inconvénient, la plaque étant découpée à jour à l'endroit de sa courbure et contre le tranchant de la lame, on ne pouvait se raser que par sillons; de plus, le poil tranché et la mousse de savon demeuraient sur la lame. Pour remédier à cet inconvénient, M. Fontaine a eu l'idée de courber en bosse la partie de la plaque découpée à jour, de manière à laisser entre le fil de la lame et la plaque un certain espace par où s'échappe le brou du savon, de même que dans les rabots de menuisiers il y a un trou ou lumière par où passent les copeaux, d'où le nom de rabot-rasoir donné au rasoir.

C'est cette combinaison que M. Fontaine reprochait à MM. Bonnet et Bain d'avoir copiée.

MM. Bonnet et Bain répondirent que leur brevet était valable, M. Fontaine ayant, avant la prise de son brevet, donné une publicité suffisante à son invention et même l'ayant fait exécuter.

Le 31 mars 1881 le Tribunal civil de la Seine ayant admis les conclusions de MM. Bonnet et Bain, rejeta la demande de M. Fontaine.

M. Fontaine interjeta appel de cette décision. La Cour ayant estimé que l'invention de l'appelant était brevetable, que la publicité et l'exécution alléguées par les intimés n'étaient pas justifiées, a infirmé le jugement attaqué, validé la saisie opérée, condamné MM. Bonnet et Bain à 1,500 francs de dommages-intérêts, et a ordonné l'insertion de l'arrêt dans trois journaux, aux frais des intéressés.

Une assez jolie tournure de phrase:

— Est-ce que votre ami Z.... est d'une bonne santé?

— Je ne sais pas; mais il marche derrière un fameux ventre!

Aux Folies-Bergère.

Un parisien, à un de nos bons viveurs:

— Vous allez bien?

— Très bien.

— Et votre fils? On ne vous voit jamais ensemble.

— Il m'embête, mon fils.... Il est trop vieux!

Remède Rationnel.
SALICYLICA.
Plus de Rhumatisme, de Goutte ni de Névralgie.
Soulagement immédiat garanti.
Guérison permanente assurée.
Succès établi après cinq années d'expérience, dans tous les cas possibles aigus ou chroniques, aucun cas insuccès. Se référer à tous les médecins éminents et à tous les pharmaciens pour la valeur curative du Salicylica.
SECRET!
LE SEUL DISSOLVANT DE L'ACIDE URIQUE EMPOISONNÉ QUI EXISTE DANS LE SANG DES RHUMATISANTS ET DES GOUTTEUX.
Le SALICYLICA est un remède souverainement rationnel parce qu'il s'adresse directement à la cause du Rhumatisme, de la Goutte et de la Névralgie, tandis que beaucoup d'autres prétendus spécifiques et panacées ne combattent localement que des effets.
Tous les savants sont d'accord sur ce point que les applications extérieures, telles que frictions avec de l'huile, de l'onguent des liniments, des lotions adoucissantes, ne sauraient extirper les maladies ci-dessus, parce qu'elles sont le résultat d'un empoisonnement du sang par l'acide urique.
Le SALICYLICA exerce un effet merveilleux sur cet acide et détruit le mal. Les médecins les plus renommés de l'Amérique et de l'Europe l'emploient maintenant exclusivement. L'Académie de Médecine de Paris a rapporté 95 pour cent de guérisons en trois jours.
Rappelez-vous
Que le SALICYLICA guérit infailliblement le Rhumatisme, la Goutte et la Névralgie. Il calme presque instantanément les douleurs les plus vives
Faites-en l'essai. On garantit le soulagement ou l'on rembourse l'argent.
On enverra des milliers d'attestations à ceux qui le désireront.
$1 la boîte. 6 boîtes pour $5.
Envoyé franco par la poste contre argent transmis et reçu.
Demandez ce médicament à votre pharmacien.
Soyez sur vos gardes, néanmoins, et ne prenez pas des contrefaçons ou d'autres remèdes qui vous seront peut-être recommandés "comme aussi bons". Insistez pour avoir le véritable Salicylique avec le nom de WASHBURNE & Co, sur chaque boîte; celui-là nous en garantissons la pureté, sous notre signature. Il faut en effet que le remède soit parfaitement pur pour qu'il produise ses effets. N'en prenez pas d'autre, ou adressez-vous à nous.
WASHBURNE & Co., Propriétaires,
287 Broadway, coin Reade St.
18 janv— NEW-YORK.

GASTRINE
(Forme liquide)
GUERIT LA DYSPEPSIE.
SOULAGE IMMEDIATEMENT
LES NAUSEES,
L'ETOURDISSEMENT,
LES GAZ,
LES AIGREURS,
LA CONSTIPATION,
LES PALPITATIONS DU CŒUR,
LES RAPPORTS ACIDES de L'ESTOMAC,
LE MAUVAIS GOUT A LA BOUCHE,
LE MANQUE D'APPETIT,
L'ECHAUFFEMENT,
LES OPPRESSIONS,
LE MALAISE GENERAL,
Et tous les autres symptômes pénibles qui résultent d'une digestion interrompue.
GASTRINE
DONNE DU TON A L'ESTOMAC,
EN RETABLIT LES FONCTIONS,
FACILITE LA DIGESTION COMPLETE.
Remède précieux pour les dames,
Et pour tous ceux qui mènent une vie sédentaire
A vendre en lots par E. J. HART & CO, et par tous les droguistes dans les principales villes.
Au détail, un dollar la bouteille,
Par tous les Pharmaciens.
Dépôt de fabrique, 39 rue Murray, New-York.
6 mars—3m—MaJ s

Cathartic Pills
combinent les meilleurs principes médicinaux, en proportions calculées avec soin en vue de soin pour assurer l'activité, la certitude et l'uniformité de l'effet. Elles sont le résultat d'une étude scrupuleuse et d'une expérience pratique remontant à des années, et le remède le plus effectif qui ait encore été découvert pour les maladies causées par le dérangement de l'estomac, du foie et des intestins, et qui requièrent un traitement prompt et efficace. Les "Pillules d'Ayer" sont spécialement applicables à cette classe de maux. Elles agissent directement sur les procédés digestifs et assimilatifs, et rétablissent une action régulière et saine. Le grand emploi de ce remède par les médecins dans leur pratique, et par toutes les nations civilisées, est une des nombreuses preuves de leur valeur, comme un remède sur et comme un purgatif dans lequel on peut mettre toute confiance. Etant composé des vertus concentrées de substances purement végétales ce remède ne contient ni calomel ni rien de nuisible, et peut être administré aux enfants en toute sureté.
"Ayer's Pills" guérissent effectivement la Constipation, l'Indigestion, la Dyspepsie, la perte de l'Appétit, la Mauvaise Haleine, les Etourdissements, les Maux de Tête, la perte de la Mémoire, l'Engourdissement, les Affections Bilieuses, la Jaunisse, le Rhumatisme, les Maladies de Peau, les Eruptions, l'Hydropisie, les Tumeurs, les Vers la Névralgie, les Coliques, la Grippe, la Diarrhée, la Dyssenterie, la Goutte, les Hémorroïdes, les Désordres du Foie, et tous les autres maux résultant des désordres de l'appareil digestif
Comme pillules de dîner elles n'ont pas d'égales. Tout en ayant une action douce, ces pillules sont le cathartique le plus complet qui puisse être employé et elles ne causent jamais de douleur à moins que les intestins ne soient enflammés et alors elles exercent une influence salutaire. Elles stimulent l'appétit et les organes digestifs, elles purifient et enrichissent le sang et donnent une nouvelle santé et la vigueur à tout le système
PRÉPARÉES PAR LE
DR J. C. AYER & CO.,
Chimistes pratiques et analytiques
LOWELL, MASS.
vendues par tous les droguistes en tous pays
3 juin

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE, BORDEAUX ET LA NLLE-ORLEANS
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:
Dupuy-de-Lôme....2,578 Tx. | Rouen....2,578 Tx
Paris....2,578 Tx. | Bordeaux....2,578 Tx
Hâvre....2,578 Tx. | Marseille....2,578 Tx
Nantes....2,578 Tx.
Le nouveau Steamship BORDEAUX partira pour le Hâvre vers le 5mai et sera suivi par le PARIS vers le 1er juin.
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Hâvre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Le Steamship PARIS est parti du Hâvre le 19 de ce mois et partira d'Anvers le 24, et de vers le 25 et de Bordeaux le 1er juin. Le Steamship MARSEILLE suivra, partant du Hâvre le 20 mai, d'Anvers le 25 et de Bordeaux le 1er juin.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
FORSTALL, CLAYTON & CO. 173 rue Commune.
13 avril

Photographie Artistique.
Galerie de Photographie et de bel Art
—DE—
WASHBURN,
109 RUE DU CANAL - - NOUVELLE-ORLEANS.
Le plus grand établissement au Sud. Perfection dans tous les départements. Tous les portraits connus de l'art faits, depuis le plus petit portrait médaillon jusqu'à grandeur d'homme, à l'huile, à l'encre de Chine, au crayon et aux couleurs à l'eau.
Nous faisons une spécialité de copier et de grandir des portraits petits ou passés, et de préserver la ressemblance avec fidélité. Il sera répondu promptement par la Poste aux ordres transmis ou aux informations demandées par la malle.
Nous ne faisons que des travaux supérieurs. Nos prix sont raisonnables. Nous invitons cordialement le public à venir visiter notre galerie—visite qui n'obligera à rien.
Etabli en 1845.
2 mai—1y WASHBURN, Artiste-Photographe.

FRANTZ & OPITZ,

Coin des rues Royale et Bienville
Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.
Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaqués, de Ciseaux pour les dames, etc., etc.
Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.
N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—6m

PHARMACIE DUCONGE.
29.......RUE DE CHARTRES.......29
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de MÉDICAMENTS PATENTÉS FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité.
Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge.
Agence pour la vente du Willet's Dysentery Remedy.
1er sept 82—1an

Viennent d'être reçus de France,
DE BEAUX
VERRES.
meilleures qualités, Cristal de Roche.
Véritables verres-cailloux.
E. CLAUDEL
Opticien,
rue du Canal, près Camp.
v—1a

Compagnies d'Assurances
LIVERPOOL
and LONDON
and GLOBE
Bureaux, coin des rues Gravier et Carondelet,
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS
J. F. SCHRODER, président,
NEWTON BUCKNER, PERRY NUGENT,
PETER ANDERSON.
Cette Compagnie a été fondée en 1836; a établi une succursale aux Etats-Unis en 1851, et est maintenant la plus grande Compagnie d'Assurances contre l'incendie du monde.
L'exposé de la succursale aux Etats-Unis, le 30 juin 1882, est comme suit:
Actif....$4 407,800 24
Passif....2,670,383 4[illegible]
Surplus....$1,737,416 75
Des risques contre l'incendie sont respectueusement sollicités. Le conseil de direction est pleinement autorisé à ajuster et à payer toutes les pertes en cette ville, mettant ainsi la compagnie sur un pied d'égalité avec les meilleures compagnies locales incorporées en vertu des lois d'Etat.
HENRY V. OGDEN, secrétaire-résident.
JULES P. ROUX, assistant-secrétaire résident
CLARENCE F. LOW, député-assistant secrétaire résident.
Nouvelle-Orléans, 2 novembre 1882.
12nov—1an—v.e

Compagnie d'Assurances du Croissant.
(CRESCENT INSURANCE)
67 et 69, rue du Camp
NOUVELLE-ORLEANS.
Organisée comme compagnie mutuelle en 1849) —Réorganisée comme compagnie d'actionnaires en 1880.
CAPITAL EN ARGENT....$600,000
A payé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849.
Polices d'assurances annuelles et à échéances fixées de gré à gré, émises contre des risques d'incendie.
W. B. LYMAN....Président.
CHAS. H. DOLSEN....Vice-Président.
CHAS. E. RICE....Secrétaire.
Directeurs:
Samuel H. Kennedy, Paul E. Mortimer,
Victor Meyer, Joseph Bowling,
W. B. Conner, S. Hernsheim,
George W. Sentell, Edward Heile,
Alf. Moulton, J. J. Reiss,
Charles Newman, Louis Prados,
U. Marinoni, Harry L. Finch,
Lucien Delery, A. H. Stewart,
Charles H. Dolsen, Sigmund Katz,
Reuben G. Bush, N. D. Wallace,
John Calder, B. F. W. Bachmann,
S. C. Conion, Wm Garig,
W. A. Phelps, John D. Fisher,
M. Gillis, A. Rosenfeld,
Wm. B. Lyman, C. K. David.
Voir nos agents dans la Louisiane, le Texas, le Mississippi et l'Arkansas
15—a1ias v&c

DR J. B. Perez,
Médecin et Chirurgien,
D'une expérience de 45 années dans le traitement et la guérison de tous les maux des ORGANES GENITO-URINAIRES et des maux provenant soit des NERFS, soit d'une DÉBILITÉ PHYSIQUE, causée par l'âge ou des abus prématurés. Maladies chroniques traitées avec succès. La maladie de Bright, la gravelle, le catarrhe de la vessie, les écoulements, la spermatorrhée et tous les désordres d'une NATURE PRIVÉE traités sans l'usage du mercure, ni d'aucune drogue nuisible. Guérisons garanties. Le rétrécissement de l'urètre guéri par un simple mécanisme, sans douleur. Les maladies de femmes et irrégularités de l'organisme guéries promptement. Le "Female Regulating Elixir" du Dr. PEREZ ne s'obtient qu'à son bureau.
No 6 rue South Rampart.
29 mars—1 an

Mme SCHOMO, sage-femme, et maison pour dames, 140 St Louis et 101 Bourbon se recommande pour toutes les maladies de femmes et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, telles que douleur à la matrice, dentition difficile chez les enfants, les vers chez les femmes et les enfants, les plaies aux jambes. Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec le temps. Visible à toute heure. Exerçant sa profession depuis 25 ans, elle se recommande au p[illegible]
1846—1 a

RODLEY BROTHERS
ONT l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 3 et 4 mulets charrettes à boeufs, de, pour logs, wagons à coton, charrettes à bagasse, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, roues, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, genres pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et nos ferrements extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 61 rue Carondelet

A. CANONGE,
Ex-examinateur des Ecoles Publiques et possédant une grande expérience en matière d'enseignement, offre, aux chefs de maisons d'éducation et au public en général, ses services comme professeur de langues anciennes et modernes, de mathématiques, etc.
Adresser ainsi les communications:
A. CANONGE,
120 rue Orléans.

MaraisStreetSteam Brewery
H. F. STURCKEN,
30, 32, 34 et 36 RUE MARAIS,
Entre Conti et St.-Louis.
1er fév—82.1 an.DMJ

FEUILLETON.

No. 6. Commencé le 1er mai.

CRIQUETTE.

—PAR—

LUDOVIC HALEVY.

Le groom s'était avancé dans l'encadrement de la porte ouverte, sa lanterne dans une main, son chapeau dans l'autre. Il n'avait jamais vu mourir personne. Il regardait éperdument, les yeux tout grands ouverts de peur et de curiosité. Ce silence, ces larmes, cette immobilité.... c'était donc cela, la mort!

Criquette sentit se détacher d'elle, tomber inertes et glacés, les bras de sa mère. Elle recula épouvantée.

— Ah! maman! maman! Parle-moi! parle-moi!

Puis interrogeant tout le monde du regard:

— Est-ce qu'elle est morte?

Personne ne répondit.

— Non, non.... elle n'est pas morte! Maman, c'est moi, Criquette. Parle, maman, dis que tu n'es pas morte.

Il fallut, un quart d'heure après, arracher la pauvre enfant de cette chambre. Elle ne voulait pas s'en aller, se cramponnant aux meubles, demandant à rester près de sa mère, tant qu'elle serait là, tant qu'elle pourrait la voir.

— Je veux l'embrasser.... encore une fois.... une seule fois.... une seule.

Et son visage baigné de larmes s'attachait aux lèvres décolorées de la morte. Elle dut bien, cependant, à la fin, se laisser emmener par Rosita, mais, au moment de sortir:

— Reste là, toi, Pascal. Ne la quitte pas, ne la quitte pas.

— Je te le promets.

— Si elle n'était pas morte!....

Ses cris redoublèrent dans l'escalier: "Maman! maman! je veux voir maman!"

Des portes s'ouvraient à tous les paliers.... De pauvres gens se montraient à demi-nus, et disaient à Rosita:

— C'est fini là haut?

— Oui.

Ils regardaient descendre Criquette.

— Pauvre petite! pauvre petite!

Très pâle, le groom marchait devant avec sa lanterne.

Il était deux heures et demie du matin quand le coupé s'engouffrait sous la voûte d'un petit hôtel de la rue Trudon. Pendant tout le trajet, Criquette n'avait pas dit une parole. Elle pleurait. Rosita la tenait dans ses bras et, de temps en temps, lui essuyait les yeux avec un mouchoir de dentelle qui n'était plus qu'une loque trempée d'eau.

Un domestique en livrée ouvrit à deux battants la porte d'un vestibule où, sur de grandes torchères dorées, flambaient, à plein feu, dans des globes dépolis, des becs de gaz. Aurélie avait entendu la voiture. Elle descendait, d'un pas égal et tranquille, l'escalier qui, se présentant de face, entre deux balustrades de marbre vert, conduisait au premier étage:

— C'est fini là bas? dit-elle à Rosita.

— Oui, c'est fini.... et j'ai ramené Criquette.... et je la garderai toujours?

— Toujours?

— Oui.... toujours!.... toujours! .... C'est ma fille! C'est mon enfant!

Puis, brusquement changeant de ton:

— Le prince est là?

— Oui, madame, dans le fumoir.

— Prenez Criquette, conduisez-la dans ma chambre. Je vais parler au prince et je viens tout de suite.

— Bien, madame.

Criquette n'avait plus de force, plus de volonté. Elle se laissait faire. Elle monta l'escalier, soutenue, presque portée par Aurélie.

Rosita entra dans le fumoir. Le prince dormait sur un canapé, un cigare éteint dans les doigts. Un journal de sport était étalé par terre sur le tapis; il y avait des courses le dimanche suivant. Au bruit de la porte, Savéline se réveilla.

— Ah! c'est vous? dit-il en voyant Rosita.

— Oui, c'est moi.

— Il doit être tard.... Je m'étais endormi, Eh bien.... cette pauvre femme?

— Elle est morte, tout à l'heure, dans mes bras.... Et savez-vous ce que j'ai fait? Quelque chose que vous allez trouver très bien, j'en suis sûre.... J'ai pris Criquette.

— Pour cette nuit?

— Non, pour toujours.

— Pour toujours!

— Oui, elle est là-haut, dans ma chambre.... et je suis obligée....

— De me renvoyer.

— Oui.... Mais venez demain matin, avant dix heures; vous serez à vous occuper de l'enterrement, de l'achat d'un terrain au cimetière.... Je vous expliquerai ce que je veux.

— Est-ce qu'Aurélie, ma chère, ne pourrait pas....?

— Non, j'aurai besoin d'Aurélie. Criquette n'a pas de quoi se vêtir. Il lui faut une robe noire pour après-demain, Aurélie la conduira chez ma couturière. Allez, mon ami, allez, et à demain matin.

— Oui, à demain matin.

— C'est bien, ce que j'ai fait, n'est-ce pas! Dites-moi que c'est bien.

— Oui, c'est très bien.

— Alors embrassez-moi pour ma bonne action.

Il l'embrassa, alluma un cigare dans le vestibule et s'en alla, à pied, rêveur, par le boulevard, du côté de la rue de Grammont.

Rosita avait monté rapidement l'escalier; mais, dès qu'elle ouvrit la porte de sa chambre à coucher, elle vit venir à elle Aurélie.

— Chut!.... madame.... Elle est épuisée de fatigue. Elle est tombée comme une masse, sur ce canapé et s'est endormie.

— Oui.... elle dort.... Le mieux est de la laisser là.

— Je le crois....

— Seulement mettez sur elle un de mes manteaux, pour qu'elle ne prenne pas froid.

— Tout de suite, madame.

Pendant qu'Aurélie étendait un châle sur Criquette, celle-ci entr'ouvrit les yeux et murmura:

— Maman!.... maman!....

Et elle regardait en l'air, vaguement, les deux amours dorés qui laissaient tomber de leur mains, autour du lit de Rosita, deux lourds rideaux de brocatelle bleue.

— Dors.... mon enfant.... dors.

Elle se rendormit. Les deux femmes la regardaient.

Le prince, en ce moment, montait l'escalier d'un cercle, sur le boulevard. Là, toutes les nuits, tenait ses assises un grand seigneur turc, follement riche, qui faisait la chouette au piquet et acceptait toutes les gageures qui se présentaient.

Une partie venait de finir; une autre allait commencer. Savéline dit au Turc:

— Un nouveau pari, voulez-vous?

— Avec plaisir.

— Un louis le point?

— Parfaitement.

A quatre heures du matin, le prince sortait du cercle, il avait gagné quinze cents points, soit trente mille francs.

— Allons, se disait-il en descendant l'escalier du cercle, il me restera encore un bénéfice sur l'enterrement de la mère de Criquette. C'est peut-être la bonne action de Rosita qui m'a désensorcelé? J'avais une atroce déveine, depuis six semaines.

L'enterrement eut lieu le surlendemain, à onze heures du matin. Criquette conduisait le deuil avec Pascal. Puis venaient Rosita et la charbonnière, puis le directeur; et un des auteurs, celui qui, d'ordinaire, représentait la collaboration aux enterrements, puis le prince et Bidache, puis tout le personnel du théâtre: artistes, figurants, habilleuses, machinistes. On était très ému, très recueilli.

Pendant que le corbillard montait lentement la rue de Paris, l'auteur causait avec le directeur; il lui parlait de Criquette:

— Pauvre petite! disait-il, pauvre petite!

Il répéta cinq ou six fois, comme machinalement, ces mots: "Pauvre petite! pauvre petite!" Puis, sans transition aucune:

— Quand rejouera-t-elle?

V

Le lendemain, à deux heures, Rosita s'en allait chez son homme d'affaires. Il se nommait Narcisse Plantin. C'était le fils d'un avoué d'une petite ville de province; il avait succédé à son père en 1847, et tout aussitôt les avertissements et les réprimandes de la chambre des avoués s'étaient abattus comme grêle sur l'étude. Plantin, deux ans après, était mis en demeure de se défaire de son office. Sa gestion n'avait été qu'une longue suite d'indélicatesses et d'illégalités: stipulant à son profit une part sur le résultat des affaires, réclamant un tantième sur le partage des successions litigieuses, etc., etc.

Plantin n'avait qu'une chose à faire: venir à Paris, refuge naturel de tous les personnages inquiétés et inquiétants. Il acheta pour une somme de dix mille francs un cabinet d'affaires qui végétait. Plantin était actif, intelligent, audacieux: il releva bientôt la maison, agrandit sa clientèle, et, cette clientèle, il allait surtout la chercher dans le monde où l'on s'amuse.... c'est-à-dire dans le monde où fleurissent les protêts, les commandements, les saisies et les ventes judiciaires. L'ancien avoué était expert dans l'art de débrouiller les affaires de ses clients, à moins qu'il ne considérât que son intérêt était de les embrouiller davantage....auquel cas il ne s'en faisait faute.

Plus de chambre des avoués! Aussi Plantin se lançait-il intrépidement dans les entreprises les plus risquées. Il y avait bien le procureur impérial, qui, de temps en temps, le mandait au parquet; mais, de ces entretiens intimes et sévères, Plantin était toujours sorti sans accident sérieux. Il pouvait même, à bon droit, se glorifier de trois ou quatre ordonnances de non-lieu.... Elles prouvaient sa dextérité à se glisser dans les mailles du code et dans les fissures de la loi.

Plantin s'était créé d'aimables et brillantes relations; il avait trouvé des commanditaires pour deux ou trois directeurs de théâtre dans l'embarras; il avait tiré d'affaire, en des cas épineux, nombre de jeunes gens de la plus haute volée, qui, bon gré, mal gré, par reconnaissance, étaient bien obligés de lui parler en public, de lui serrer la main. Aussi Plantin commençait-il à faire figure aux premières représentations et aux grands enterrements, à compter parmi les notabilités de ce fameux *tout Paris* qui se compose d'un millier de personnes. Son nom avait déjà été cité dans trois ou quatre comptes rendus. Et tout cela pour avoir flibusté dans une petite ville de province et pour en avoir été chassé! Ses confrères, en l'obligeant à vendre, avaient cru le perdre; ils l'avaient sauvé. Plantin gagnait misérablement là bas, dans son trou du Limousin, six ou huit mille francs. Et à Paris, soixante ou quatre-vingt mille! A quelque chose malheur est bon.... et même.... déshonneur.

— Ah! ah! dit Plantin en voyant entrer Rosita dans son cabinet; encore une querelle avec votre tapissier. Il vous demande cinquante-huit mille francs, et vous lui en offrez vingt-trois mille.

Telle était, en effet, la première affaire qui avait amené Rosita chez Plantin. Mais la comédienne, sérieuse, grave, avec un geste théâtral:

— Pas de plaisanteries, mon cher.... Ce n'est pas le moment!.... Quand vous saurez ce qui m'amène.... J'ai une fille, Plantin, j'ai une fille!

— Depuis quand?

— Depuis trois jours.

— Depuis trois jours!

— Oui, Criquette.

— Ah! c'est vrai, vous avez pris Criquette. J'ai lu cela dans les journaux. Eh bien! qu'ai-je à voir là dedans? Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre.... Je veux m'attacher Criquette par les liens les plus étroits. Je veux qu'elle soit ma fille légalement. Je veux l'adopter enfin!

— L'adopter! l'adopter! Comme vous y allez! Et d'abord, avez-vous cinquante ans?

— Cinquante ans! moi! Mais non, je n'ai pas cinquante ans! En voilà une question!

— Eh bien, alors, il n'y a pas d'adoption possible. Revenez quand vous aurez cinquante ans.... si c'est encore votre fantaisie....

— Ma fantaisie! Ah! je vois bien ce que vous pensez. Vous croyez que j'ai cédé à un mouvement irréfléchi.... et que le temps modifiera.... Non, mon cher, non.... Criquette est ma fille aujourd'hui, et restera ma fille toujours, toujours, toujours, toujours! Vous entendez?

— Oui, oui, j'entends.

— Et il ne me sera pas permis, tant que je n'aurai pas cinquante ans.... C'est la loi qui dit une bêtise pareille! Je n'ai pas le droit d'être bonne avant cinquante ans! pas le droit d'avoir du cœur!.... Voyons, mon cher, il doit y avoir un moyen.... Cherchez un peu dans votre Code.

— Oh! je veux bien chercher.... D'autant que les adoptions d'enfants, ce n'est pas trop ma spécialité, ça serait plutôt.... Attendez.... Adoption.... Je ne sais même plus.... Ah! si.... Articles 343 et suivants. Là.... c'est bien ce que je cherchais.... Oui, il y a la tutelle officieuse.... Mais pour la tutelle officieuse, comme pour l'adoption, toujours le même âge nécessaire.... cinquante ans.

— Les imbéciles!

— Il y aurait peut-être autre chose.... Elle n'a plus ni père, ni mère, ni famille, cette enfant-là, elle n'a plus rien?

— Absolument rien.... J'ai envoyé Aurélie à Belleville......

— Elle va bien, Aurélie?

— Très bien.

— Vous avez là une fille précieuse, qui connait vos affaires mieux que vous, et qui défend vos intérêts......

— Je sais...... je sais...... Je vous disais donc qu'Aurélie est allée à Belleville. Elle a causé longuement avec une charbonnière qui était l'amie de la mère de Criquette. Voilà la situation: La mère, enfant trouvé; par conséquent, de ce côté, pas de famille. A la mort du père, on a écrit au maire de sa commune, un village dans la Gironde; on croyait qu'il avait là des parents, on n'a rien trouvé.

— Oh! quand il n'y a pas d'argent à recevoir, ça ne se retrouve jamais, les parents...... Eh bien, alors, peut-être pourrait-on, avec le concours de l'Assistance publique, tutrice de tous les enfants abandonnés, constituer un conseil de famille.

— Et je pourrais en faire partie?

— Oui.

— Ce serait toujours cela. Combien est-on dans un conseil de famille?

— Six...... A défaut de parents on choisit des personnes s'intéressant à l'enfant.... [illegible]

— Moi, d'abord.

— Naturellement.

— Puis ma mère...... Ecrivez les noms.

— Volontiers.

— Je disais.... moi.... ma mère.... le prince.

— Non, pas le prince.

— Pas le prince! Vous croyez qu'il ne consentira pas...... Je serais curieuse de voir ça......

— Il consentirait, j'en suis sûr, mais c'est la loi qui n'autorise pas......

— Encore la loi.

— Un étranger n'a pas le droit de faire partie, en France, d'un conseil de famille.

— Ah! c'est trop fort!...... Voilà un étranger riche, très riche, qui est tout prêt à se dévouer pour un enfant, et la loi le lui défend...... Enfin, renonçons au prince, mais je voudrais quelqu'un de bien là dedans...... quelqu'un du monde.... Je demanderai à Jaunard...... le petit baron Jaunard...... Vous savez?

— Est-ce qu'il n'a pas un conseil judiciaire?

— Non, il ne l'a plus, depuis trois semaines.

— Ah! c'est que s'il l'avait toujours, il ne pourrait pas.......

— Il ne l'a plus, je vous dis.

— J'écris alors.

— Bidache ensuite...... un de mes camarades.

— Je sais...... je sais...... il est très drôle dans *Gri-Gri*........

— Il charge un peu trop quelquefois.

— Je ne trouve pas.

— Voyons, mon ami, nous étions déjà quatre, n'est-ce pas?

— Oui, quatre.

— Monnet, notre régisseur.... Un brave homme, celui-là, c'est ce qu'il y aura de mieux dans le conseil......

— Ça fait cinq.... Nous arrivons....

— Et vous.... Vous voulez bien?

— Comment.... [illegible]

— Nous.... [illegible] sera très bien ce conseil.... [illegible]

— Oh! oh!

— Je sais bien qu'en ce moment mes affaires sont un peu....

— Un peu beaucoup. Nous avons examiné votre situation, l'autre jour, avec Aurélie....

— C'est possible, mais je vais demander au prince d'arranger encore une fois mes affaires, à fond.... et ensuite je serai raisonnable, je placerai de l'argent.... Criquette m'aura rendu ce service de m'obliger à mettre dans ma vie quelque chose de sérieux, quelque chose d'honnête. Je serai meilleure, grâce à elle, je serai autre. Pauvre cher ange! Voulez-vous la voir? Elle est là, en bas, dans ma voiture. Tenez.... regardez.

Rosita ouvrit la fenêtre, et Plantin alla s'accouder, à côté de sa cliente, sur la barre d'appui. Criquette était, en effet, assise dans la calèche de Rosita, en grand deuil, mais ce grand deuil était fort élégant. Rosita avait demandé une robe toute simple, tout unie; mais les robes toutes simples, tout unies, qui sortaient des mains de la couturière de Rosita, n'étaient pas sans une certaine complication et sans un certain agrément.

Près de la portière, se tenait Célestin, le groom. Du coin de l'œil, il regardait sa nouvelle petite maîtresse. Rosita, un soir, lui avait donné des places pour *Gri-Gri*, et Criquette l'avait fait mourir de rire.... Comme ça l'aurait amusé de causer avec elle! Ils se seraient très bien entendus, ils étaient à peu près du même âge, ils auraient parlé la même langue. Criquette était de Belleville et lui, Célestin, de Ménilmontant. Rosita était de Vaugirard. Quant au cocher anglais, qui se tenait digne et correct sur le siège, il se faisait passer à l'office, avec orgueil, pour le fils naturel d'un lord. Lui seul donc, à ce compte, dans le nombre, aurait été d'illustre naissance.

Plantin regarda partir la voiture, puis il referma la fenêtre [illegible]